Tel est le personnel qui vit dans une maison pauvre, toute petite, mais témoin du vrai bonheur de l'Oblat. Nous entrerons dans notre maison neuve au printemps. Elle sera grande, belle et religieuse, mais je crois qu'elle ne nous fera pas oublier les heures de bonheur que nous aurons passées dans notre vieille bicoque.

Veuillez recevoir, mon T. R. Père, les hommages et les vœux ardents de la communauté du Cap et, en particulier, ceux de votre

Très respectueux et tout dévoué

J.-N. Dozois, o. m. i. sup.

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LAC CARIBOU.

Apostolat des Esquimaux. — Premières tentatives.

28 décembre 1903.

Le 26 décembre 1901, je partais en compagnie des Indiens du nord-est pour me rendre à leur dernier campement sur le lac de « l'Ile qui dort » à 200 lieues environ du Lac Caribou. Cette première étape s'effectua sans trop de difficultés. Quoique j'eusse prêché mon premier sermon à Noël même, je comprenais peu encore la rude langue montagnaise, et ce voyage avait le double but de m'initier à cette langue et de sonder les dispositions des Esquimaux à l'endroit de la prière. Arrivé au campement de nos sauvages, j'y rencontrai quelques Esquimaux fort étonnés de voir la robe noire. Ils venaient apporter à nos gens quelques fourrures de bœufs musqués, de renards blancs et recevoir en échange quelques munitions et instruments de pêche.

Je leur fis dire d'appeler leurs compatriotes: ils seraient là au milieu des Caribous, abondance de vivres par conséquent, et auraient aussi plus de facilité pour se procurer auprès des blancs ce dont ils ont besoin.

Ces pauvres gens partirent heureux d'avoir vu le « priant » et m'assurèrent que trois ou quatre familles ne tarderaient pas à arriver au campement. J'attendis une semaine, puis une autre, puis une autre encore. Rien, toujours rien ! Que faire ? Las d'attendre, je me rends auprès du chef : « Je vais chez les Esquimaux, lui dis-je. Donne-moi deux hommes pour m'accompagner. » Jamais ni Blancs ni Montagnais même n'ont fait pareille excursion à cette époque. Mais c'est le Père qui parle, tout est accordé. Nous partons. Ce que fut le voyage, ceux qui l'ont fait peuvent seuls le concevoir. Dès le lendemain une violente tempête se déchaîne, le vent du nord souffle avec rage, le froid est des plus rigoureux. Devant nous, autour de nous c'était comme le vide. Que de chutes douloureuses sur la glace vive ! Bientôt nous arrivons sur les terres Montagnaises. Nous avions campé deux fois déjà, trouvant à peine quelques menues branchettes enterrées sous la neige pour faire le feu et nous réchauffer. Toute trace de végétation a disparu. On se croirait sur l'océan glacé, et si ce n'étaient les inégalités de terrain, peu sensibles d'ailleurs, car la neige recouvre tout, nous ne saurions distinguer ce qui est lac de ce qui est terre où île.

Enfin le vent a un peu diminué, nous pouvons apercevoir la terre. A la vue de ce pays malheureux, il semble qu'une malédiction l'ait converti en affreux désert. De quoi vivent donc ses habitants ? Quelles ressources offre cette immensité de neige durcie par le froid où paraissent à peine de loin en loin quelques rochers dénudés ? Par un contraste frappant, le souvenir de la belle France vient accroître encore la tristesse de ce paysage, puis soudain

aussi je me sens heureux d'avoir été appelé à secourir ces pauvres païens, les plus malheureux du monde vraiment.

Nous avançons avec peine, moi surtout, car la veille, je m'étais laissé geler à moitié le genou gauche et une douleur violente m'empêchait de plier la jambe. Comme mes compagnons, d'ailleurs, j'avais le visage profondément gelé, et avec nos joues et nos nez noirs, nous ressemblions moins à des Indiens qu'à des nègres du Congo. Il faisait grand froid, plus de 50° au dessous de zéro ; nous entendions distinctement le sifflement de notre respiration au contact de l'air froid et parfois aussi nous la voyions retomber en fine poussière blanche. J'éprouvais parfois comme l'impression d'un glaçon qui m'aurait pénétré dans la tête et c'était là, pour moi du moins, la souffrance la plus cruelle. Pas de bois pour faire le thé, il faut courir, courir toute la journée sans thé, sans feu, malgré la fatigue et le froid excessif. Vers le soir, nous inclinons vers l'est, et fort avant dans la nuit nous arrivons à une rivière qui se jette dans le lac Nuzel'tin, à son extrémité nord-est. Enfin voici quelques arbustes. Vite nous campons.

Les maisons de neige des Esquimaux sont tout proche, paraît-il, mais il fait noir et nous ne connaissons pas au juste à quel endroit elles se trouvent. Le lendemain, nous partons de bonne heure à la recherche de ces pauvres gens Voici leurs huttes de neige. Elles sont désertes ! Douze familles ont séjourné ici. Le lac est couvert de cornes de Caribou. L'intérieur des huttes ressemble plutôt à une étable. Les restes de ces repas gigantesques, les débris des animaux tués, jusqu'aux excréments humains, tout cela soulève le cœur et inspire un profond sentiment de dégoût et d'horreur. Dans une des huttes, un cadavre ! Il est enseveli, quelques roches seulement l'entourent formant un dérisoire rempart contre la dent des fauves. Au dégel, quand la maison fondue aura disparu, renards,

loups, corbeaux en feront leur pâture. J'ai su depuis que ces pauvres gens étaient partis pour venir vers moi, lorsque l'un d'eux mourut presque subitement. Effrayés, ils rebroussèrent chemin et reprirent la direction du nord.

Et nous qui n'avons plus de vivres, que ferons-nous ? Retourner à la hâte. Et nous voici courant de nouveau sur les lacs, souffrant de plus en plus du froid, car nous n'avons plus de provisions. Nous marchons une grande partie de la nuit pour retrouver notre campement de l'avant-veille. L'état de ma jambe empire, et si parfois au bord du lac la neige cède sous nos pas, la douleur que je ressens en pliant le genou est telle que la sueur m'inonde le visage. J'aide alors de mes mains ma pauvre jambe que la douleur a pour ainsi dire soustraite à l'empire de la volonté. Oh qu'il fait beau alors se rappeler sa vocation d'Oblat de missionnaire, d'apôtre ! Pour nulle fortune au monde je ne ferais jamais pareil voyage. Cependant une franche gaité règne parmi nous. Nous rions de notre misère, l'un plaisante le nez de son voisin, l'autre montre son ventre aplati, sa ceinture trop grande, et tous nous dormons sans trop d'inquiétudes.

Le lendemain on part avec l'espoir d'arriver dans le courant du jour. Cette perspective donne du cœur et vraiment nous en avons besoin. Le froid, la faim nous ont épuisés. Mais quoi ? Voici le Caribou. Vite les carabines. Mon compagnon s'élance, tire, tire encore et manque toujours. Le Caribou vient à moi, il s'arrête et me regarde. Immédiatement je prends ma carabine, je cherche les balles, et malgré toute l'énergie de volonté que donne une faim cruelle, je ne puis réussir à saisir une cartouche. A peine ai-je sorti mes mains des énormes mitaines en peau de Caribou que le froid les pénètre et mes doigts engourdis ne peuvent empoigner la cartouche, je crois la tenir et toujours elle m'échappe ! Impatienté sans doute, le Cari-

bou s'éloigne, et nous, penauds, nous continuons notre route. Je n'ai pas compris, je l'avoue, pourquoi mes hommes cette fois riaient de bon cœur de notre malchance. Sur le soir nous arrivons aux loges, heureux de pouvoir enfin goûter un peu de repos. Seule ma jambe s'obstine à me faire souffrir encore cinq semaines durant.

Dans la suite, je revis cinq Esquimaux avec lesquels je restai 15 jours, puis je revins à la Mission St-Pierre pour la fête de Pâques.

Tel fut le premier essai d'apostolat auprès des Esquimaux, essai fécond en misère, et sans résultat apparent.

Le deuxième essai ne fut guère plus heureux. Au mois de février dernier, j'allai dans la direction du Nord à la rencontre des Esquimaux. Mon but était de m'entendre avec le chef de la tribu sur mon prochain voyage en été ; je le vis ; il témoigna une grande joie de la visite du Père, me promit aide et secours de toute sorte pour ce grand voyage. Nous convînmes de l'époque et de l'endroit de la réunion.

Notre retour fut pénible ; la faim nous éprouva plus cruellement encore que la première fois ; trois de mes chiens périrent. Nous avions en venant fait des cachettes de provisions pour le retour, mais le carcajou rapace avait tout dérobé. Dans l'espace de quatre jours, nous ne pûmes tuer que cinq pauvres perdrix blanches ; massacrées par la balle des carabines, on eût dit une pâte d'os, de plumes et de sang ; et nous étions quatre personnes !

De retour à la Mission, je repartis le vendredi de Pâques pour le voyage projeté. Le grand lac où je devais séjourner en juin et juillet, est situé à 700 milles environ au nord du lac Caribou. Nous partons heureux, sans souci du lendemain, comptant sur le gibier et sur la Providence.

La maladie avait malheureusement éclaté parmi nos

pauvres Montagnais. Déjà plusieurs avaient succombé. Quelques jours après notre départ, l'un de mes hommes tombe gravement malade. Nous avançons lentement, le malade est couché dans le traîneau ; il nous faut rejoindre sa famille qui nous a devancés. Son état empire toujours, finalement il perd connaissance, et nous le croyons perdu. « Mon Dieu, aidez votre petit missionnaire ! » Grâce à de ferventes prières et à quelques médecines, notre malade revient à lui, mais il reste quinze longs jours entre la vie et la mort. La convalescence sera longue. Nous avons rejoint les Montagnais. Mais bientôt on se sépare et je reste avec le malade.

Les chaleurs approchent ; nous sommes au 17 mai et le lac sera bien vite dangereux au sud, quoique ici nous soyons encore en plein hiver, et que la neige n'ait pas encore subi le plus léger changement. Je me résigne, le cœur bien gros, à revenir à la mission. Arrivé en pays esquimau, il me faut encore retourner en arrière ! Mon Dieu, quel sacrifice ! Nous partons. Non loin de là, sur les rivières, la neige est bien molle déjà et vers le milieu du jour elle est comme saturée d'eau. Le lendemain commence la misère qui ira en augmentant à mesure que nous avançons vers le Sud. La neige n'est plus sur le lac qu'une sorte d'eau épaisse. Les raquettes deviennent pesantes, les cordes détrempées se brisent, et nos pieds endoloris se ressentent vite de cette marche pénible.

« Nous marcherons la nuit et dormirons le jour », nous dit le chef de la bande. Les nuits sont très froides, la neige gèle de nouveau et la marche en est rendue plus facile. Après nous être arrêtés quelques instants pour faire le thé, nous repartons. Nous fournissons un long trajet cette nuit-là. Au lever du soleil, repos. Mais déjà nous sommes comme dans un autre pays. Il n'y a plus de neige sur le lac, mais de l'eau partout provenant de la

fonte des neiges. Bientôt la glace perdra, elle aussi, de sa solidité. C'est là le danger, il faut nous hâter. Nous voilà donc pataugeant dans l'eau glaciale jusqu'aux genoux et parfois jusqu'à la ceinture. A partir de ce jour, impossible de songer à camper. Les chiens nageaient littéralement et le traîneau flottait. Chapelle, provisions, vêtements, tout baignait dans l'eau. Comment changer d'habits, et comment dormir sans se changer. Sur le soir, le froid reprend et fait de nos habits comme une cuirasse de glace. Il faut marcher sous peine de geler. L'eau qui recouvre la glace du lac a une certaine profondeur puisqu'elle nous vient jusqu'aux genoux. Sous l'action du froid, elle se revêt à son tour d'une couche de glace d'un doigt d'épaisseur, mais pas assez résistante pour nous porter. Il faut donc à chaque pas briser cette glace vive, enfoncer dans l'eau et poser le pied au fond sur la vraie glace si inégale et si tranchante même parfois. Ce mouvement forcé des pieds de haut en bas occasionne une fatigue nouvelle, et quand cette mince glace offre quelque résistance, le corps reposant sur un seul pied, il faut se soulever comme par élan, et soudain la glace cède et le corps retombe de tout son poids sur la vraie glace vive. Nos pieds sont vite meurtris, amollis qu'ils étaient déjà par une marche prolongée dans l'eau. Et nous continuons ainsi durant deux jours et trois nuits pour arriver à la Mission St-Pierre.

Tels furent les premiers essais d'apostolat chez les Esquimaux, essais sans résultat apparent. Ils ont eu, cependant, un résultat bien réel et bien satisfaisant. Les Esquimaux ont compris que le Père leur voulait véritablement du bien. Ils le demandent aujourd'hui plus que jamais. Le chef est revenu me voir cet automne. « Je sais, me dit-il, pourquoi tu n'es pas venu chez nous cet été ; tu n'as pas manqué à ta parole, je vois que tu aimes

beaucoup les Esquimaux ; tu viendras bientôt, nous te ferons une maison, tu n'auras pas froid, et tu resteras longtemps avec nous ; c'est moi-même qui te garderai. »

Certes, de telles dispositions me consolaient grandement de mes sacrifices. Si ces fatigues pouvaient mériter auprès du divin Maître la grâce de la conversion pour quelques âmes parmi ces païens, avec quel bonheur le missionnaire n'en affronterait-il pas de plus grandes encore à l'avenir. Mais pour travailler efficacement à cette œuvre nouvelle, il nous faudrait du renfort. Les énormes distances, les difficultés spéciales à ces contrées, tout cela nécessite un voyage de trois, quatre mois et parfois plus encore ; et de si longues absences empêchent d'aller *ad domesticos fidei*. Nos pauvres Montagnais si dispersés ont bien besoin, eux aussi, du séjour du Père dans leurs camps.

Arsène Turquetil, o. m. i

VARIÉTÉS

ALLEMAGNE ET ROME.

Voyage du T. R. P. Général.

Un voyage en Allemagne et à Rome s'imposait depuis longtemps à la sollicitude du T. R. Père Général. Mais comment le mettre à exécution ? N'est-il pas prisonnier dans sa maison de la rue St Pétersbourg ? Peut-il la quitter autrement que poussé au dehors, dans la rue, par un agent de police ? Ne profitera-t-on pas de son absence pour venir mettre la main sur l'immeuble et en expulser de force tous les habitants ? Et s'il en est ainsi, ne dira-t-on pas que le Supérieur Général s'est dérobé au moment critique